

PRIX ALFRED DE VIGNY 2005 et 2006
4 décembre 2006

Prix 2005¹

Discours de Jean-Pierre Lassalle

Monsieur le Ministre,
Madame la Présidente,
Mesdames, Messieurs,

Les mots qui suivent sont ceux que je comptais adresser à M. François Jahan si son âge et sa santé lui avaient permis d'être aujourd'hui parmi nous :

Monsieur,

Bien que vous soyez retiré dans ce beau Quercy qui m'est si cher, il n'est pas incongru de parler de vous à Paris même, car vous êtes un ancien élève de Janson de Sailly, de la Faculté de Droit et de l'Institut des Sciences Politiques. Après le doctorat en Droit, vous êtes admis en 1947 dans la toute nouvelle École Nationale d'Administration, pépinière de talents et de grands commis de l'État. Mais vous quittez l'Administration pour amorcer une brillante carrière dans la pétrochimie, qui vous conduira à travailler un temps aux États-Unis. Retiré en Quercy, vous ne vous contentez pas de vivre un *otium* bien mérité, mais vous lancez dans une entreprise qui mobilisera vos énergies pendant six années : étudier l'histoire d'une frégate, l'*Hébé*, et tenter de démêler le mystère de son rapide et surprenant arraisonnement par l'ennemi. Il y a quelque chose d'exceptionnel dans la minutie avec laquelle vous retracez la vie d'un navire, depuis sa conception, sa construction, jusqu'à sa capture et son nouveau destin dans une marine ennemie, et la vie surtout de ceux qui ont vécu sur ce bateau, dont je reparlerai tout à l'heure. Un tel sérieux vous a déjà valu une médaille de l'Académie de Marine dont la lettre qui vous en informait, signe du destin, était datée du 4 juillet, fête de l'Indépendance Américaine.

L'Association des Amis de Vigny a été sensible au fait que l'un des deux héros de votre beau livre n'est autre que l'oncle du poète, Joseph-Pierre de Vigny, dont nous connaissions déjà la tragédie par les articles fondateurs de notre

1. François Jahan, *La Frégate l'Hébé et la Guerre d'Indépendance américaine 1782 : deux marins, un mystère*, Guénégaud, 2005.

Présidente Mme Christiane Lefranc. Vous avez repris et travaillé l'important dossier d'archives sur les faits qui se sont déroulés en cette année 1782 dont vous avez fait figurer la date sur la première de couverture, rappelant le théâtre général de la Guerre d'Indépendance américaine où les Français luttèrent contre les Anglais, et aidèrent les « Insurgents » dans leur juste combat pour la liberté. Paul Valéry a dit : « Ce qui est précis est précieux », et ce mot caractérise bien votre travail. Non seulement vous relevez les noms des navires où ont servi le chevalier de Lanidy et Joseph-Pierre de Vigny, mais nous savons tout, grâce à vous, de leurs déplacements sur les mers du monde, confirmant au passage la tradition familiale, dont se fait l'écho Alfred de Vigny dans son « Journal », qui veut que Joseph-Pierre de Vigny soit allé jusqu'en Chine. Vous montrez aussi combien nos connaissances actuelles sur les maladies nerveuses que l'on nomme communément des « dépressions » eussent été utiles pour mieux comprendre ce qui est arrivé à Joseph-Pierre de Vigny, et pour ne pas le condamner, comme on le fit à l'époque.

Votre livre est l'œuvre d'un historien de la Marine, d'un connaisseur parfait de l'histoire du XVIII^e siècle, et j'ajouterai, d'un humaniste. C'est à ces divers titres que notre Association a décidé de vous décerner le prix Alfred de Vigny pour l'année 2005.

M. Didier Jahan, fils du lauréat, et son représentant lors de cette cérémonie, prononce des mots de remerciement.

Pris 2006²

Discours d'André Jarry

Cher Pascal Durand,

Sur la liste des lauréats du prix Alfred de Vigny, figuraient — outre la France — la Grèce, le Japon, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie. La Belgique manquait. Le vide est désormais comblé : grâce à vous ; grâce à Jean-Pierre Bertrand — qui, au dernier moment, a été malencontreusement empêché de se trouver à vos côtés parmi nous aujourd'hui, étant retenu par une réunion du Conseil d'Administration de l'Université de Liège, à laquelle ses fonctions de Doyen à la Faculté de Philosophie et Lettres lui interdisaient de se soustraire.

Le livre qui vous vaut à tous deux le prix Alfred de Vigny 2006 a pour titre : *La Modernité romantique. De Lamartine à Nerval*. À vrai dire, c'est seulement le premier volet d'un diptyque dont le second volet est sorti en librairie

2. Jean-Pierre Bertrand et Pascal Durand, *La Modernité romantique*, Paris / Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2006.

presque simultanément, mais chez un autre éditeur, sous le titre : *Les poètes de la modernité. De Baudelaire à Apollinaire*.

Nous ne saurons jamais ce qui, de ces deux volumes, a été écrit par l'un ou par l'autre. Seule indiscretion : le chapitre consacré à Vigny vous est dû, puisqu'il parut en bonnes feuilles, sous votre nom, dans le n° 33 (de 2004) du Bulletin de notre Association. Mais la conception globale de ce double ouvrage, c'est ensemble que vous l'avez élaborée, et c'est ensemble que vous avez droit à toutes nos félicitations. Avant que je me risque à en faire une brève analyse, quelques mots sur vos deux parcours.

Les absents, en dépit du proverbe, devraient toujours avoir raison : je commencerai donc par Jean-Pierre Bertrand. Spécialiste de Laforgue, dont la fréquentation lui valut de devenir Docteur ès lettres, il fit paraître sa thèse sous le titre : *Les Complaintes de Jules Laforgue. Ironie et désenchantement*. Il donna, avec quelques complices, une *Histoire de la littérature française du XIX^e siècle* et une *Histoire de la littérature belge* ; écrivit sur Huysmans et sur Gide ; à quoi s'ajoute une édition critique du *Joseph Delorme*, de Sainte-Beuve. Professeur de littérature française à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, il en est actuellement, comme je l'ai signalé tout à l'heure, doyen.

Vous aussi êtes professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège : vous y enseignez, à la fois, la sociologie des institutions culturelles et les théories de l'information. Vous êtes Docteur en Arts et Sciences de la Communication ; votre thèse portait sur la genèse de l'esthétique mallarméenne, à travers une succession d'expériences menées par le poète : compte rendu d'exposition universelle, critique d'art, journalisme de mode, théorie du livre en rapport avec le journal. Vos centres d'intérêt se situent à la charnière entre la littérature et l'histoire sociale. Sur Mallarmé, vous avez publié de nombreux articles et deux livres : l'un sur les *Poésies*, l'autre sur les relations de Mallarmé et de Manet. Vous vous êtes intéressé à l'*Édition à l'âge romantique* et à l'*Édition littéraire en Communauté française de Belgique*. Vous avez présidé à la publication des Actes d'un colloque de Cerisy-la-Salle consacré à *La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*. Pour honorer, encore, votre double vocation, vous avez fait paraître, dans le domaine littéraire, un livre au titre provocant : *L'Art d'être Hugo*, et, dans le domaine de la sociologie, deux livres sur un sujet sensible : *Médias et Censure*, et *La Censure invisible*.

Les deux volumes que Jean-Pierre Bertrand et vous-même venez de signer ensemble ont, dans leurs titres, un dénominateur commun : le mot « Modernité ». Ce n'est pas un donné référentiel : c'est un problème. Qu'est-ce qu'un « moderne » ? qu'est-ce que la « modernité » ? qu'est-ce que le « modernisme » de l'Esprit Nouveau, qui se conjugue, chez Apollinaire, avec l'apparition du terme « Surréalisme », riche de promesses d'avenir ?

On protestera que je commence par la fin, ou même que, par rapport au livre que nous fêtons, j'extrapole. Mais, justement, je crois ne pas fausser le sens de ce diptyque — voué, à l'origine, à l'unité — en affirmant qu'on ne peut comprendre les véritables implications de la « révolution romantique » que rétrospectivement. Si Apollinaire ne peut se lire qu'à la lumière de la « décomposition symboliste », les premiers Romantiques ne sauraient se saisir que par rapport à la sclérose où le « siècle des Lumières » avait plongé la poésie. Tout le siècle s'inscrit sous le signe d'une interrogation autour de la « poésie pure » — je noterai au passage que la formule, chère à l'abbé Brémond, figure déjà dans le « Journal » de Vigny. Ou, pour poser la question autrement : où se situe l'« utilité du Beau » ? — ici encore, on évoquerait Vigny, qui, dans *Stello*, par la bouche du Docteur noir, définit le poète comme un « inutile sublime ». Baudelaire, au cœur de cette histoire, suggère, au voisinage de l'œuvre de Constantin Guys, qu'entre « l'art pour l'art » et « l'art pour le progrès », existe une troisième voie, consistant à extraire de l'actualité un autre type d'utilité, dont le propos est simplement — mais c'est beaucoup — de l'« éclairer » : c'est cela même, la « modernité ».

Je ne peux, dans le cadre de cette cérémonie, que dessiner la flèche de la démonstration. Au départ, Lamartine, mais aussi Sainte-Beuve, apparaissent sous le signe d'une « révolution prudente » ; la preuve est faite que la poésie n'est pas morte, mais seulement qu'une « certaine » poésie est morte. À l'arrivée, au « désenchantement du monde », tenu par Paul Bénichou pour une des composantes fondamentales du romantisme, Nerval oppose un « réenchantement du monde ». Dans l'intervalle, Hugo, dont on oublie trop facilement que, dans la seconde partie de sa carrière, il fut le contemporain de Baudelaire, cherche, lui aussi, à sa manière, à conjoindre le « transitoire » et l'« éternel ». Musset fait triompher la légèreté. Les « petits romantiques » sont parfois « grands ». J'en dirai un peu plus sur Vigny, qui nous concerne directement.

Obligé de faire un choix, je retiendrai, en premier lieu, le très beau commentaire des deux « Élévations » sur lesquelles s'achèvent les *Poèmes antiques et modernes*. Les « Amants de Montmorency » ont l'allure d'un « récit de presse », mais ce récit aboutit à une question sur Dieu. « Paris » décrit la ville sous la griffe des réformateurs du moment, mais l'angoisse, transparente dans les métaphores de la « roue » et de la « fournaise », débouche sur une vision qui prend ses références dans l'Apocalypse. Dans les deux cas, le « contingent » est traversé par l'« éternel » ; sous les espèces du doute.

À leur tour, les poèmes des *Destinées* « tirent jouissance des fatalités », mais, en vertu de sa subtile construction, le recueil se conclut, avec « L'Esprit pur », sur une note optimiste — sans que la « pureté » dont il s'agit (aboutissement, chez l'écrivain, d'une longue évolution) ait rien de désincarné. « Art poétique qui ne dit pas son nom », « La Maison du Berger » met en relief le processus qui, de la pensée, fait surgir la poésie même. « Les pas lents et tardifs de l'humaine raison »

ne cherchent pas une complicité dans une poésie « engagée », mais trouvent un « éclairage » dans une élaboration poétique productrice d'un « supplément de sens ». À maintes reprises, dans le recueil, la poésie se fait interlocution, tirant cet avènement du sens du rapport à l'Altérité ; c'est dans cette perspective que « L'Esprit pur » invente sa portée ultime.

Ces trop brèves notations, en laissant transparaître l'apport du Romantisme à une « modernité » où ne cessent d'être au travail les implications réciproques du fond et de la forme — de l'énoncé et de l'énonciation —, suffisent à montrer l'importance du livre que nous avons décidé de couronner.

Aux deux auteurs, nous sommes heureux de pouvoir redire nos félicitations et, s'ils veulent bien nous le permettre, notre amitié.

Réponse de Pascal Durand

Lorsque Jean-Pierre Bertrand et moi-même avons uni nos forces et nos lectures en vue de rédiger une histoire sociale des esthétiques de la modernité en poésie, l'une de nos premières résolutions a été d'intégrer le romantisme à notre recherche et à notre réflexion.

Les cadres qui fixent la représentation de la modernité poétique la font commencer, on le sait, avec Baudelaire, qui en forge, il est vrai, le concept au tournant des années 1850–1860. Cadres contraignants, cadres étriés : le romantisme s'en trouve d'ordinaire placé en amont de la grande sécession moderne, en flottement peu significatif entre un classicisme épuisé et une modernité conquérante. Or — et ne serait-ce qu'à lire plus attentivement Baudelaire —, cette modernité est en réalité inséparable du vaste mouvement de refonte du langage et du rapport du sujet au monde, engagé à partir des années 1820 par toute une génération qui, la première, s'identifia à la marche du siècle.

Sans doute voit-on bien ce qui, dans leur opposition même, relie dialectiquement l'émergence du Parnasse à l'extinction du romantisme ; sans doute aussi un Gautier est-il de ceux qui ont assuré le relais entre ces deux moments de l'invention poétique. Mais à mieux y regarder, on verrait, aussi bien, qu'un Baudelaire, un Lautréamont, un Mallarmé, un Rimbaud, sont profondément comptables de la révolution esthétique accomplie, avec quelle fougue, par la génération de 1830. Le romantisme a été la matrice de toutes les révolutions symboliques de la poésie au XIX^e siècle, et un Apollinaire même — lequel est notre Lamartine, en attendant Breton, qui serait au fond notre Hugo — reproduit, au seuil du nouveau siècle, l'extraordinaire aération que l'auteur du « Lac » avait conférée, en pleine époque de Restauration, au lyrisme asphyxié de la Révolution et de l'Empire. De Lamartine à Apollinaire, des *Méditations poétiques* à *Alcools*,

c'est tout ce mouvement de reprise, de refonte, de relance, avec ses avancées, ses inerties et ses moments chaotiques, que nous entendions décrire, au plus près des textes saisis sous l'angle de trois instances : le sujet, le monde, le langage, dont la reconfiguration, au fil du siècle, a décidé, sur fond de révolutions successives, des grandes esthétiques de la modernité.

Dans cet esprit, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'expérience de Vigny ait requis toute notre attention. Ce n'est pas seulement qu'il fut l'un de ces grands romantiques qui ont revivifié une poésie moribonde, aux côtés de Hugo, de Lamartine, et bientôt de Musset et Nerval. C'est aussi et surtout qu'il nous est apparu, à plusieurs égards, comme l'acteur et le témoin privilégié d'une modernité qui, non encore nommée, s'était déjà mise en marche. Vigny passe pour une tête pensante, et il est vrai que, parmi les premiers romantiques, il était sans doute le mieux armé pour rendre raison théorique et critique des métamorphoses de l'imagination poétique. Mais notre parti a été d'abord, sans négliger ses préfaces ou son « Journal », de lire le poète, celui des *Poèmes antiques et modernes*, en attendant l'austère capitaine des *Destinées*. Poète, Vigny l'est en effet, en tant qu'il inscrit dans une conscience du langage le rapport d'un sujet au monde — un monde qui est à la fois une histoire, une société, un patrimoine de mythes et de symboles. Poète moderne, en tant que cette conscience est, chez lui, fondamentalement perplexe et inquiète, animée de doutes touchant notamment à cet aspect du lyrisme du siècle, à nos yeux essentiel, qui veut qu'un « je » postule un « tu » et que leurs places soient indéfiniment réversibles. *Les Destinées* porteront à sa limite cette réflexion sur la destination poétique. C'est dire qu'elle est déjà sensible dans les *Poèmes antiques et modernes*, que ce soit, d'un côté, dans « Moïse », arrêté au seuil de la Terre promise, ou, d'un autre côté qui lui est exactement symétrique, dans « Paris », vaste interrogation sur les doctrines de salut nées des décombres de l'ancien monde. Moderne également, Vigny, dans ses « Élévations » où l'allégorie reste en prise sur le réel, de la même manière que le creuset alchimique de « Paris » fusionne les chiffres de l'éternité et les données confuses des transformations contemporaines. « Paris », texte sur une ville ; Paris, ville-texte : c'est encore à Vigny, en effet, qu'on doit d'avoir, le premier, quitté les flancs bucoliques du Parnasse pour un paysage en voie d'être remodelé par la révolution industrielle.

Vigny a-t-il encore quelque chose à nous dire — à nous qui sommes au seuil d'un autre siècle encore et en proie à d'autres transformations ? Assurément, et plus qu'on ne pourrait le penser à première réflexion. Il faut relire aujourd'hui « La Maison du Berger » à la lumière trop vive, cruelle, implacable, que fait rayonner sur notre monde le matérialisme de la marchandise. Aristocrate, mais sans illusion, Vigny a le premier aperçu l'imposture d'une bourgeoisie progressiste fondée sur la dégradation de la nature et l'exploitation du plus grand nombre. Notre matérialisme n'est même plus béat, comme l'était celui des gens de bon sens qui,

sous la Monarchie de Juillet et sous l'Empire, songeaient à s'enrichir en collectionnant les œuvres complètes de Voltaire. Notre matérialisme est tristement désenchanté, placé qu'il est, non seulement sous « l'astre glacial de la raison » dont a parlé Musset, mais encore à l'enseigne d'une réification généralisée dans laquelle en même temps s'opère la pétrification des mythes et des valeurs qui fondent notre commune humanité. Chatterton, aujourd'hui, ne se suicide plus, en tout cas pas tout de suite : ses employeurs se chargent de le rendre « flexible », « employable », « rentable ». Vigny est de ceux, si rares, qui pourraient nous aider, en temps de glaciation, non seulement à comprendre ce qui nous arrive, mais encore, en enchantant le matérialisme, à réenchanter le monde sans retomber dans les antiques superstitions. Avec lui — comme avec Mallarmé —, la poésie est à la fois supplément d'âme et supplément de connaissance ; retour sans régression à une pensée intégrée de l'homme et du monde ; conquête jamais achevée sur la barbarie toujours renaissante.

C'est dire, en mon nom comme en celui de mon collègue Jean-Pierre Bertrand, combien nous avons été sensibles au prix qui a été accordé par le jury de l'Association des Amis d'Alfred de Vigny à notre ouvrage sur *La Modernité romantique*, premier volet d'un diptyque dont le second est paru sous le titre : *Les Poètes de la modernité*³. Car c'était le placer sous le signe d'une double intelligence, celle de l'esprit et du cœur, qui fit écrire à Vigny, notamment, ceci, dont la leçon n'est pas près, je crois, d'être épuisée⁴ :

« Notre devoir est de nous résigner au doute, mais de nous entraider, de nous tendre la main mutuellement dans notre prison et notre exil. Que les hommes se rapprochent donc ; qu'ils laissent à jamais le soin inutile des philosophies, et renoncent à pénétrer un ciel toujours voilé.

« Que le travail joyeux nous passionne et nous emporte. Le monde est encore à conquérir sur la Barbarie. »

3. Jean-Pierre Bertrand et Pascal Durand, *Les Poètes de la modernité. De Baudelaire à Apollinaire*, Seuil (coll. « Points »), 2006.

4. Pl., t. I, 1986, p. 277 (« Vers détachés de la *Réponse d'Éva* », août 1843).

PRÉSENCE DE VIGNY

Maigre récolte, cette année, entièrement due à notre ami Jehan de la Croix, que nous remercions bien vivement. (Entre crochets, les commentaires d'André Jarry.) Nous rappelons à tous nos adhérents, s'ils sont intéressés par cette rubrique, que nous comptons sur leur participation active.

La rédaction

29 juillet 2005 : *La Croix*, sous la rubrique : « Un été en poésie », reproduit (p. 24) les strophes III à XII de *La Frégate La Sérieuse*, assorties de quelques lignes sur l'auteur du poème.

2005 / 2006 : Dans son *Histoire de l'Ordre de Malte*, chap. X, « Les Dames chanoines de Malte », Bertrand Galimard Flavigny rappelle (p. 305) : « Sophie de Baraudin, la sœur aînée de la mère d'Alfred de Vigny, était également chanoinesse de Malte. Elle laissa au poète, après sa mort en 1827, la propriété du Maine-Giraud. » [Sur la question controversée du titre de « chanoinesse » de la tante de Vigny, on se reportera à l'article d'Alain Blondy : « La famille de Vigny et l'Ordre de Malte : le cas de Sophie de Baraudin », *AAAV*, n° 21, 1992, p. 34–58. Rappelons-en les conclusions (p. 55) : après deux délibérations préliminaires en 1789, Sophie fut autorisée, le 4 janvier 1790, « à faire ses preuves pour être chanoinesse surnuméraire », mais, à cette date, l'examen des preuves de noblesse et l'agrégation à un ordre religieux étaient déjà interdits par des décisions de l'Assemblée Constituante (octobre–novembre 1789) ; sous le Consulat, Sophie fit enregistrer cet acte, frappé à l'origine d'illégalité, mais n'alla pas plus loin. Le titre dont elle se parait n'était par conséquent qu'un titre de courtoisie.]

2 février 2006 : Dans un article du *Figaro littéraire*, le même Bertrand Galimard-Flavigny, avant de rappeler que le prince Louis-Lucien Bonaparte (neveu de Napoléon I^{er}) apprit le basque et constitua, avec son maître l'abbé Inchauspé, une équipe de traducteurs en langue basque, cite les v. 26–28 du *Cor*.

24 février – 15 mai 2006 : Le catalogue de l'exposition Ingres mentionne la définition que Molé donne de ses goûts artistiques dans sa réponse au discours de réception de Vigny à l'Académie française le 29 janvier 1846.